

Maurice Barrès devant ses disciples de 1900

« Le 2 novembre, c'est le jour de
M. Barrès. »

ALBERT THIBAUDET.

« Qualis artifex pereo ! »

« Quel artiste, quel faiseur périt
avec moi ! »

1° NÉRON. 2° BARRÈS.

Le 8 mai 1915, à Neuilly, dans le voisinage de Maurice Barrès, mourait un homme jeune et vierge de toute félicité vulgaire, car nul n'aima le monde en plus rigoureux secret et nul ne fut fervemment aimé et compris de si loin. Je ne puis le nommer sans frémir de piété et de douleur. Je lui demande pardon dans mes rêves d'avoir si peu fait encore pour qu'on lui rende justice. Perspicace, indulgent, il me domine de tout l'éclat d'un génie auquel je dois ma seconde éducation et dont je ne suis que l'humble contemplateur.

Jean Bruant, poète, qui m'honora de sa prédilection, subsiste, vivant et merveilleux, dans son œuvre ignorée. De vieille famille bourgeoise, qui se rattache à l'armée et se sent liée en esprit au clergé comme à l'Université, il n'a joui que du ravissement scandalisé des siens, que consolait cependant son naïf orgueil et sa fraîche tendresse.

Et cet homme, de si frêle santé qu'on lui renouvela son exemption en 1914, ce poète m'écrivait, en mars 1915, une carte, — la dernière, — dont il me paraît indispensable, donc honnête, de recopier ces lignes :

« Si tu es malheureux, et si tu peux néanmoins goûter la joie des conformités, réjouis-toi, ô mon bien-aimé frère, au-dessus du temps ! Car j'ai touché, et voici que j'outrepasse le fond de toute la douleur que je puis porter sans mourir. Mon génie, que je crois, agonise. Je suis si bas, si bas, si bas, que les petits enfants et les balayuses des rues m'apparaissent, en toute sincérité, comme étant d'une intellectuelité supérieure à la mienne. Cette guerre m'aura tué. »

Ce n'est point une exagération de névropathe, ni de défaitiste. Deux mois plus tôt, Jean Bruant m'avait écrit : « Cette guerre, d'une façon ou d'une autre, risque de me tuer... » Et, deux mois plus tard, il succombait brusquement, victime non d'une fluxion de poitrine, mais de l'épuisement de sa volonté devant l'horreur de la vie.

Il mourut en doux enfant, lui, terrible philosophe, sous l'étoile du prêtre.

Or, vers ce temps-là, Maurice Barrès, chef de guerre, s'avisait de produire un *Maurice Barrès en campagne*, (titre apocryphe que lui inflige M. Thibaudet, son panégyriste)... De l'*Echo de Paris*, il se rendait à Montmirail, visitait le château de La Rochefoucauld, « souillé par le passage des sales gens d'Allemagne », s'arrêtait à l'évêché de M. Marbeau, « ami de Déroulède », stationnait devant la maison de La Fontaine, à Château-

Thierry, et terminait cette rude expédition en claquant de la langue : « Quelle coupe de patriotisme qu'une telle journée ! »

Mais qu'un jeune homme, appelé Philippe, en souvenir d'un roman célèbre, demandât à partir pour le front, son père, auteur du roman célèbre et prophète de la revanche, lui répondait par ce cri des entrailles : « Tu voudrais donc tuer ta mère ! » Les survivants de cette chair défunte, glorieusement enfouie dans la terre lorraine, peuvent-ils nous dire que nous nous trompons, que cette contraction du ventre ne fut pas l'unique émoi spontané, le seul dérangement naturel, dans une existence d'apparat, au cours du trop long monologue d'un histrion cent fois couronné ?

Mais alors, si l'un des princes de la guerre, si le théoricien du nationalisme belliqueux, nous apparaît défaillant et grotesque à l'instant des responsabilités, si nous sommes en droit de nier son courage et sa sincérité devant « l'appel du soldat » (et quand bien même nous recevions un démenti, toute la vie publique de Barrès est un témoignage de scepticisme social, de forfanterie artistique), il faut un jugement sur lui, sur sa mémoire, il faut des bras tendus pour le dégrader, à travers la haie noire de ses complices, à travers la grille de sa tombe.

Une sentence *historique* sur Barrès ! Je ne m'estime pas qualifié pour la préférer... pas plus que je n'admets les apologies où l'on prend argument de sa virtuosité pour exalter le corrupteur, l'imposteur ...

L'autorité dernière sur la réputation de cet homme revient aux buveurs de lie qui, en descendant dans le cellier ténébreux, l'aperçurent, brillant en brillante compagnie, à l'abri du péril, vidant sa « coupe » mousseuse de patriotisme.



Mais que de reniements, que de bassesses dans ce seul mois écoulé depuis la disparition du faux combattant ! Négligeons les actes officiels, cette habituelle exploitation de la mort illustre ou obscure qui caractérise un régime de pompes funèbres ; négligeons le bruit soulevé par les vétérans du nationalisme sans risques, pas les confrères en beau langage ; négligeons même le « présentez armes ! » des nouveaux porte-plume, qui, comme Barrès, espèrent bien gratter assez de papier pour qu'on les installe un jour sur un socle de carton-pâte ; négligeons ceux-là... Nous attendons encore la phrase brève, brutalement juste, par laquelle une génération mutilée réglera, en souffletant la statue creuse, le compte de ses pertes et celui de la génération précédente, dévoyée, gangrenée, émasculée dans la stupeur où l'a traînée le maître anarchiste et anergiste Barrès. Si notre attente était déçue, il faudrait penser que la nation, toujours inconsciente des réalités, toujours superstitieusement domptée par les incantations, accepte de crever, de s'évanouir vaguement avec l'harmonie des phrases dans un ciel vide. Nous devrions alors soutenir, — à peine le pourrions-nous quelque temps, — l'étonnement railleur de l'humanité, de notre vaste patrie, devant notre passivité, devant notre soumission